N° 6 — 20 Mars 1898

LE

SPIRITUALISME MODERNE

Revue des Sciences morales

PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS)

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC.

SOMMAIRE

AVIS **Dimanche 3 avril, rendez-vous au tombeau d'Allan-Kardec, au Père-Lachaise, pour honorer le 20e anniversaire de la mort du Maître.**

D.-D. HOME

Daniel Dunglas Home est né, près d'Edimbourg (Ecosse), le 20 mars 1833. Sa mère possédait le don de la seconde-vue (clairvoyance) ; ce don, que l'on constate fréquemment chez les habitants de ce pays, était, depuis longtemps héréditaire dans sa famille. La médiumnité de Daniel Home devait atteindre les plus hauts degrés de développemment et se manifester sous les formes les plus diverses.

Il avait neuf ans lorsque sa famille émigra en Amérique. A treize ans, il vit, pour la première fois, un esprit qui lui annonça son arrivée dans l'espace. En 1850, sa mère vint l'informer de sa mort en lui répétant à trois reprises ces mots : *Daniel, midi!* Cette révélation fut confirmée par les nouvelles qui vinrent quelque temps après : sa mère était *partie* à midi le jour où elle s'était manifestée à son fils. C'est à ce moment qu'il adressa à Dieu une ardente prière, lui demandant qu'il lui permît de consacrer sa vie à la propagation de la Vérité qu'il venait de constater : la réalité de l'existence dans l'au-delà.



D.-D. HOME

Ses débuts dans la vie furent très pénibles. Devenu orphelin, il fut recueilli par une parente, protestante rigide qui attribuait à Satan les phénomènes physiques qui se produisaient constamment en sa présence, et il fut chassé du toit qui devait l'abriter ; mais ses guides et ses protecteurs spirituels ne l'abandonnèrent pas.

Forcés par la rumeur publique, les savants américàins durent bientôt s'occuper de ces phénomènes à peu près inconnus alors, et dont le caractère coïncidait avec ceux des *esprits frappeurs* qui avaient fait leur apparition dans la famille Fox, à Rochester. Cependant, les mani-

festations produites en la présence de D. - D. Home étaient plus variées et d'un ordre plus élevé : incarnations, lévitations, transports sans contact, clairvoyance, clairaudience, guérisons, voix, écriture directe, matéralisations. Toutes ces médiumnités si rares et si convaincantes, tous ces faits obtenus ordinairement par des médiums différents se produisaient en sa présence. Et si on ajoute que toutes ces manifestations avaient *toujours* lieu en pleine lumière, sous le contrôle le plus rigoureux, on ne doit plus s'étonner que les sceptiques les plus endurcis aient été contraints de se rendre à l'évidence.

Prenons par exemple, le phénomène d'incarnation qui est peut-être le moins convaincant pour un incroyant :

L'esprit ne se contentait pas de désigner son nom et de se lancer dans les généralité ; non, l'esprit énonçait des faits qui souvent n'étaient connus que de lui seul sur la terre, répondait aux questions, donnait des détails sur sa vie, sa mort son entourage terrestre avec dates à l'appui, toujours inconnus du médium et souvent même des personnes présentes, mais qui vérifiées se trouvaient exactes. L'identité était indiscutable, car la lecture dans la pensée des assistants était inadmissible.

Nous donnons plus particulièrement, cet exemple parce que l'incarnation ne tombe pas sous le contrôle des instruments de précision, auxquels beaucoup de savants soumirent les manifestations physiques obtenues par D. - D. Home. Le résultat de ces expériences était constamment le même; il prouvait l'existence d'êtres intelligents pensants et agissant sur nous et la matière qui nous entoure. Les bornes de cette notice ne nous permettent pas de citer d'autres faits appartenant à cette existence incomparablement remplie.

Le premier savant qui fut convaincu, que les phénomènes produits en présence de Daniel Home étaient réellement des manifestations de la vie d'outre-tombe, fut le professeur Bush ; il serait impossible de rapppeler les noms de toutes les hautes personnalités, qui, dans le monde, les sciences, les arts et les lettres furent témoins de ces manifestations et suivirent l'exemple du professeur Bush. Nommons cependant William Crookes, qui, parmi les savants, est considéré comme un de ceux qui ont méthodiquement poursuivi leurs investigations et qui ont eu le rare courage de les publier, mais trop souvent on oublie de citer la nom du médium qui donna son temps et sa santé au savant, nous devons à la vérité de réparer cet oubli.

D.-D. — Home n'acceptait jamais d'argent pour ses séances. Il vécut du produit de ses conférences, lorsqu'un procès de succession vint lui apporter une très modeste aisance.

Il s'était marié à Saint-Pétersbourg en 1858, et en 1859 il lui naquit un fils. Sa femme mourut en 1862, Home se remaria en 1872 avec une demoiselle russe et de ce second mariage il n'eut qu'une fille, qui mourut en bas âge.

Le désintéressement de Home lui attira l'inimitié d'une foule de personnes qui battent monnaie avec le sentiment sacré de l'amour que tout homme conserve pour les êtres aimés qu'il a perdus. Ajoutons à cette qualité rare son horreur pour tout ce qui était mensonge et duplicité, et nous comprendrons facilement combien nombreux furent ses ennemis qu'excitaient l'envie et la jalousie de sa médiumnité. Son ouvrage *Les lumières et les ombres du spiritualisme* (1), dans lequel il cingla sans pitié les imposteurs et les faux médiums, mit le comble à ce concert de sifflements haineux et aux flots de bave qu'on essaya de déchaîner sur lui. Mais son âme était au-dessus de toutes ces vilenies. Les moqueries des critiques, les rires des sots également incapables d'approfondir les phénomènes, la calomnie, voire même les coups de poignard de Rome et les stupides mensonges racontés sur sa vie le laissaient impassible. Il avait le devoir de flageller les charlatans et il put s'en acquitter, car il était au-dessus de tout reproche ; il avait le droit de mépriser toutes les calomnies dont il était l'objet, car sa vie publique et privée était sans tache.

D. - D. Home quitta la terre, à Paris, et entra dans le monde des esprits le 21 juillet 1886.

Nous sommes heureux de saisir l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Home pour offrir le faible témoignage de notre vénération à la mémoire du grand médium, qui, en dépit de tous les obstacles, combattit le bon combat pour le triomphe de la lumière et de la vérité.

Nous lui sommes reconnaissants de nous avoir montré par l'exemple de toute sa vie que le vrai spiritualiste doit suivre toujours la route étroite que le devoir lui a tracée.

BEAUDELOT.

(1) Il publia *Incidents de ma vie surnaturelle*, 2 volumes épuisés. Après sa mort, sa veuve fit imprimer deux remarquables ouvrages contenant sa biographie.

LA FIN D'UN MONDE
Un monde qui naît

Le siècle qui s'achève emportera avec lui la fin d'un monde, il marquera le terme d'un cycle; oui, l'humanité est à l'aurore d'une nouvelle manifestation de la pensée. Les idées de l'homme agrandies par une vision nouvelle sont à la veille d'une floraison merveilleuse sur tous les champs de l'activité humaine.

La plus grande marque de ces temps nouveaux c'est la conception de l'Humanité, non plus de l'Humanité froide et abstraite, entité métaphysique sans vie et sans forme, mais de ce grand corps vivant, pensant, agissant, de cet être colossal dont chaque homme est une cellule vivante et souffrante, de cette collectivité enfin qui vit, progresse, se développe, jouit et souffre par chacune de ses particules.

Cette perception de la vie sociale, est la vérité du XXe, siècle, c'est la vérité magnanime et généreuse, dont la lumière dissipe toutes les ténèbres, et dont la force puissante renverse toutes les barrières de castes, de peuples, de races et de religions.

L'homme moderne arrive sur le seuil de la grande révélation qui fait de chaque homme un des chaînons vivants de la chaîne universelle qui embrasse plus que la terre, qui embrasse l'infinitude des mondes. L'homme sort enfin de cette notion limitée et toute individuelle qui l'isole du reste des créatures et qui en fait un être à part dans la création.

L'individu comprend enfin qu'il fait partie d'un grand tout et qu'il travaille par sa propre vie et par sa propre évolution à la vie et à l'évolution universelles.

Le XXe siècle sera l'aurore des temps nouveaux, il verra fleurir une nouvelle forme sociale, parfaite et plus complète, parce qu'elle sera plus vraie et qu'elle sera basée sur la bonté, la pitié et la solidarité des êtres.

L'homme du siècle prochain, dégagé des formules égoïstes de l'homme du XIXe siècle, équilibrera sa vie sociale d'après le vrai rôle de l'être humain dans la vie universelle.

Ce vrai rôle qui consiste dans l'utilisation de ses facultés, de ses aptitudes physiques et morales, en vue du progrès qu'il est appelé à réaliser, ce rôle qui a été incompris jusqu'à présent se dessine devant nos intelligences. Nous voyons désormais que l'homme, étincelle émanée du grand foyer de la vie, vibration infinie échappée aux colossales ondulations de la vague de vie qui baigne l'univers, partie du point le plus infime où la force impersonnelle, l'intelligence organisatrice et non individualisée, vient se cristalliser dans la forme physique.

L'homme, monade inconsciente, être embryonnaire, s'élève peu à peu par une constante évolution, sur tous les plans sur lesquels se manifeste l'intelligence universelle, pour s'identifier avec les manifestations de cette intelligence, les traduire et les interpréter. Les fins de l'homme sont dans les accroissements indéfinis de ses perceptions, dans l'agrandissement continu de son intelligence, qui monte toujours vers le principe un, vers la formule intégrale de tout ce qui est vers Dieu, sans jamais en approcher d'une manière absolue.

Et, l'homme dans cette extension indéfinie de ses pouvoirs, n'est en réalité que la réalisation partielle de l'élément divin ; son rôle dans l'univers, c'est d'être le réceptacle de plus en plus parfait de l'élément divin, de l'intelligence universelle. C'est ce que tous les peuples ont compris en déïfiant leurs grands hommes et leurs héros.

Si Dieu échappe à toute personnification, s'il est impossible de le délimiter, de le revêtir d'une forme, d'en faire une entité limitée, il n'est pas moins vrai, que l'inconnaissable devient connaissable, que l'infini se limite et Dieu vit dans l'homme dégagé des langes de la matière inférieure.

Lorsque le christianisme fait du Christ une incarnation de Dieu, le christianisme ne fait qu'exprimer sous un symbole, l'éternelle vérité: l'admirable éclosion de l'humain, la transfusion de l'élément divin dans l'élément humain, l'adjonction du plan de la pensée au plan de la substance, de la cause à l'effet.

L'homme est donc l'interprète du divin et, par conséquent, c'est lui qui constitue la divinité sensible et tangible, la providence directe, Le Dieu absolu, la racine inconnue de tout, celui qui, selon les Indous, ne peut-être connu de l'homme, plane au-dessus de la création, il en est la formule, il en est l'essence, il en est le plan initiale ; il fournit les matériaux de l'univers : la force, la substance et l'intelli-

gence, et il laisse à l'individualité la tâche de bâtir son œuvre individuelle avec les matériaux qu'il met au service de son évolution.

C'est ainsi que la pensée, enclose dans un monde, groupe les éléments de ce monde selon un plan relatif, établi d'après le plan absolu, que chaque être développe sa vie personnelle, que chaque collectivité déploie ses manifestations diverses selon la quantité d'intelligence universelle qu'ils potentialisent entre eux.

La fausse conception de l'intervention directe de Dieu dans la vie humaine disparaît à l'heure actuelle pour faire place à la connaissance de l'action directe de l'homme sur sa propre destinée, sur les destinées humanitaires.

Chaque individu doit exprimer le divin, mais, tous les individus ne sont pas également évolués, tous ne présentent pas les mêmes facultés, tous n'expriment pas les mêmes sentiments, c'est ce qui les rend solidaires, c'est ce qui constitue le corps social dont toutes les harmonies sont faites de ces notes séparées et qui, dans son grandiose ensemble constitue la grande forme divine, le grand Dieu que l'homme doit honorer, servir et créer.

Si l'intelligence a donné à l'homme le sens de l'évolution, c'est-à-dire la force mystérieuse qui le pousse vers le progrès, c'est l'homme seul par l'effort individuel et collectif, qui réalise ce progrès.

Et le progrès ne se réalise que par l'individu pour la collectivité et par la collectivité pour l'individu, de sorte que tout effort personnel se porte à l'actif du trésor commun et ce trésor commun s'ouvre pour tous. Tout ce qui fait souffrir l'individu porte préjudice à la collectivité, tout ce qui agrandit, élève la collectivité, élève agrandit l'individu.

Idéal moderne et puissamment fécond : à sa grande lumière, les ténèbres de l'ignorance, des haines, des préjugés, des injustices se dissipent peu à peu, et des idées d'une hardiesse et d'une grandeur que l'antiquité ne connut jamais s'allument, comme d'admirables étoiles du matin, dans le ciel encore obscur de l'humanité.

L'on ose parler de paix universelle, de concorde des peuples, de destructions des castes ; on ose parler de l'unification des religions, de l'union des dogmes et des sciences, de l'unité des pensées et des efforts de l'intelligence dans tous les siècles, dans tous les temps, chez tous les peuples.

Oui, déjà au milieu des brumes du XIXe siècle, se dégage peu à peu la divine figure de l'Humanité, de cette entité sublime qui vit par nous et dont les effluves vitaux font notre propre vie ; déjà nous sentons dans les profondeurs de notre conscience s'éveiller le sens humanitaire, nos yeux cherchent plus loin que les barrières des castes, plus loin que les frontières, plus loin que les religions, nous nous sentons vaguement encore, mais nous nous sentons déjà des hommes, c'est-à-dire des êtres ayant des liens avec tous nos semblables, des personnalités qui échappent aux conditions accessoires de temps et de milieux.

Le grand travail du passé se dégage dans l'effort particulier des races interprétant une des faces du progrès et préparant le grand travail de l'humanité intégrale.

Cette idée, imprécise encore pour la masse, se développe, prend corps parmi les intelligences d'élite, parmi les âmes déjà avancées, parmi ceux qui sentent que toute marche en avant ne peut provenir que de l'union de tous les membres de la famille humaine et que, si le XIXe siècle a été le siècle des conquêtes matérielles qui ont rapproché les hommes par l'industrie, le XXe siècle sera le siècle des conquêtes spirituelles qui les rapprochera par l'Amour.

Et l'empire du monde sera à la pensée vivifiée par l'Amour, aux âmes qui auront renversé les barrières élevées par l'ignorance, qui auront confondu les races et les sectes dans un embrassement fraternel et uni tous les peuples dans l'Humanité souveraine.

Les troubles de l'époque présente sont la liquidation générale du cycle qui s'achève, et comme toute vie ne naît que dans la douleur, l'enfantement de la nouvelle société qui déchire les flancs de l'Humanité est le précurseur de cette grande révolution qui doit orienter le monde vers plus de Lumière, de Vérité et de Bonheur.

HENRI DE LATOUR.

LE CINQUIÈME ÉVANGILE

Les preuves de l'existence de Dieu sont nombreuses, si elles ne sont pas encore rigoureusement scientifiques, c'est tout bonnement parce

que la science n'est qu'au commencement de la route immense et magnifique qui lui reste à parcourir. Mais si Dieu n'a pas encore aux yeux de tous l'évidence d'un axiome, si l'on porte la discusion, non pas sur le terrain théologique, mais sur le terrain de l'athéisme même, nous avons le droit de demander, je ne dirai pas une preuve, mais une simple présomption que Dieu n'existe pas. Or, il n'y en a pas. Ceux qui ont cru supprimer Dieu n'ont supprimé qu'une *Idée de Dieu*, ce qui est bien différent.

Depuis qu'une lueur de raison brille dans un cerveau humain, aucun être, aucun système n'est venu apporter un commencement de preuve que Dieu n'existait pas.

Nous ne connaissons de ce Dieu, ni *l'origine*, ni la *puissance*, ni les *attributs*, mais il nous suffit de regarder le ciel étoilé, pendant la nuit, de nous placer pendant le jour, au milieu de la nature ensoleillée ; de songer à cet univers sans bornes, à l'idée d'infini, au nombre incalculable des astres, à leur grandeur, à leur éclat, à leur course, à leur harmonie,— attestés par la science ; à la petitesse relative du monde que nous habitons, et au peu de place que tient la terre dans ce monde, et l'homme sur cette terre ; aux facultés extraordinaires de notre âme invincible, qui se dérobe encore au scalpel des chirugiens et à l'analyse des chimistes, pour concevoir l'impossibillité du monde sans *Dieu*, de la *création* sans le *Créateur* ! (1)

— Mais, me dira un homme de ce siècle, qu'est-ce que ce Dieu qui nous aurait *condamnés à la peine de la vie*, et pour quelle faute ? Pour une faute commise par un premier homme : Adam ! Et vous nous parleriez d'un Dieu de justice et de bonté ? Allons donc !..! Rentrez votre fantoche dans son Guignol séculaire, — fermez vos Eglises, vos Temples et vos Synagogues et écrivez sur les portes, — en grosses lettres ces simples mots :

Ci-gît Jéhovah, *ancien Dieu*.

— Je regrette, répondrai-je à mon interlocuteur, de ne pouvoir m'associer à ces sarcasmes ; au XXe, siècle on aura moins d'esprit qu'au XIXe.

— Tant pis !

— La raison et le cœur prendront plus de temps. Il me suffirait qu'il y eût dans le monde un seul chrétien, un seul juif ou un protestant *sincère* pour arrrêter sur mes lèvres la moindre plaisanterie pouvant porter atteinte à cette chose sacrée : la Foi !

— Vous aurez donc toutes les qualités au XXe siècle ? En ce cas, c'est que vous aurez tous les bonheurs. Pour le moment je ne sais qu'une chose, c'est que j'existe, c'est que je souffre et que je ne suis pas le seul. Et il y aurait un Dieu ?.... Nous lui avions fait l'honneur de croire qu'il n'existait pas.

— En niant ce Dieu vous n'avez fait du mal qu'à vous-mêmes.

— Vraiment, il y aurait un Dieu ? Et une âme ? Et l'immortalité ? Et le paradis ?... Et l'enfer ?... Eh bien ! écoutez, je voudrais pouvoir vous croire ;... oui, la pensée d'entrer dans le néant, c'est-à-dire dans l'éternel sommeil, ne m'allait qu'à moitié. Et Dieu existerait ? Eh bien, tant pis pour lui !... Avoir toutes les raisons que j'ai de maudire la vie et penser qu'il y a là-haut, quelqu'un, une Cause Intelligente, un Etre Tout-Puissant auquel je pourrai demander compte de mon malheur, d'abord, — de celui des autres, de beaucoup d'autres ensuite, lui jeter à la face — car il paraît qu'on se verra face à face — toutes les souffrances humaines, tous les cris de désespoir, toutes les misères, toutes les hontes, et tous les crimes, toutes les infamies qui se commettent et se commettront encore sur la terre, dussé-je payer d'un enfer éternel l'âcre volupté de l'avoir maudit, je vous jure que je le ferai et que rien n'arrêtera sur mes lèvres le cri de mon âme exaspérée !

— Oui, mon ami, mais il est plus que probable qu'à ce moment-là, vous n'aurez plus ni lèvres ni langue et que votre âme ne sera plus exaspérée !

— Voilà pourquoi je n'attends pas l'instant hypothétique dont nous parlons pour crier à ce Dieu, s'il existe, ma révolte et ma haine !... Ne me dites pas qu'il ne pouvait pas faire le monde autrement qu'il ne l'a fait, que le mal est nécessaire et que la douleur, le sacrifice, le devoir ont leur noblesse et nous permettent d'aller au ciel.

— Je ne comptais pas vous le dire.

— Mais vous le pensez ?

— Et je ne le pense pas.

— Ah !

— Continuez... Le XXe siècle sera une époque

(1) Je ne prétends pas donner ici les preuves complètes et connues de l'existence de Dieu. Par contre, si je glisse sur les idées acquises, j'insisterai — et beaucoup — sur les idées nouvelles.

de tolérance ; on y écoutera la contradiction avec les plus grands égards. Nous aurons la plus sincère pitié pour les gens comme vous, car ils seront bien malheureux, et par conséquent bien à plaindre.

— Je suis donc malade ?

— Oh ! oui ! vous avez cette maladie de l'âme qui est donnée par la demi-instruction sans la Foi.

— Moi ? j'ai tout lu !

— C'est ce que je voulais dire. Vous avez tout lu, mais vous n'avez pas tout compris.

Toutes les fois que l'humanité a oublié Dieu; elle a trouvé l'humiliation et les angoisses qui écrasent la Créature et la ramènent fatalement aux pieds du Créateur.

Toujours, toujours, depuis le commencement des choses, l'athéisme ou le scepticisme ont abouti à un plus grand triomphe de l'idée spiritualiste et à son ascension plus haute vers *l'éternelle vérité*. Le Dieu de la religion, le Dieu d'hier, *créé* par l'homme et que l'homme a fait à son image et à sa ressemblance *idéalisées*, lui donnant les qualités et les vertus que lui, homme, voudrait avoir, ce Dieu-là va faire place à un autre Dieu, voilà tout.

— Alors, si je ne m'abuse, c'est le Dieu de la Religion Naturelle que vous nous apportez, le Dieu de la philosophie contemporaine, Jéhovah *amoindri*, avec tous ses attributs, — hormis le culte, le Dieu... honoraire ?... Il est un peu comme un gendarme destitué, il ne peut plus arrêter personne !

— C'est bien mon avis, toutefois je l'exprimerais avec plus de respect.

— Quant à la morale de cettereligion, c'est la jument de Roland. Elle a toutes les qualités... seulement elle est morte ! Elle n'a de soutien que dans le code pénal. La religion philosophique est une religion décorative, une religion de luxe, pour classes riches, pour estomacs satisfaits. Sa morale dit textuellement aux hommes : « Faites tout ce qui vous *déplaît*, combattez vos inclinations *naturelles*, *sacrifiez-vous*, c'est le devoir ! » Or, le *devoir c'est d'être heureux* ?

— C'est bien l'avis du Christ.

— Vous êtes sérieux ?

— Tout à fait sérieux !

— Alors vous commencez à m'intéresser.

— Vous avez compris ainsi l'Evangile : « Cette terre est une vallée de larmes, plus vous vous sacrifierez, plus vous serez récompensés après la mort. » Eh bien, vous avez mal lu ou plutôt, vous ne pouviez lire qu'avec les yeux du passé, vous lirez désormais avec les yeux du présent et vous lirez ceci : AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, PARCE QUE C'EST VOTRE INTÉRÊT, PARCE QUE C'EST VOTRE BONHEUR, PARCE QUE VOUS SEREZ MILLE FOIS PLUS HEUREUX DE CE BONHEUR-LA SUR LA TERRE, QUE VOUS NE L'ÊTES DE VOTRE VIE CHARNELLE !

Voici les textes *clairs, précis, incontestables,* qui prouvent que Jésus, en recommandant à ses disciples la Vie Spirituelle, de préférence à la Vie charnelle, prétendait leur procurer une existence très heureuse SUR CETTE TERRE — D'ABORD.

Des versets que nous allons reproduire, les premiers suffiraient pour que cette vérité éclatât à tous les yeux, mais il n'est pas mauvais de faire suivre ces citations concluantes des passages qui viennent en quelque sorte les appuyer, les certifier, les défendre.

Il ne s'agit pas seulement de démontrer une vérité nouvelle, ce qui serait, tâche déjà difficile, il se trouve que cette vérité nouvelle est *le contraire même* de ce qu'on avait cru jusqu'à ce jour ! Il s'agit de faire la preuve au milieu d'une génération qui n'est pas encore prête à la comprendre ! Il faut opérer l'humanité de la cataracte.

Voici les deux versets :

29. Et quiconque aura quitté ou maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou fils, ou terre, à cause de mon nom recevra le CENTUPLE *et aura pour héritage la vie éternelle.* SAINT MATTHIEU, ch. XIX.)

29. Jésus leur répliqua : En vérité, je vous le dis, il n'est personne qui ait quitté ou maison, ou parents, ou frères, ou femme, ou enfants, à cause du royaume de Dieu !

30. Qui ne reçoive BEAUCOUP PLUS *en ce* TEMPS MÊME, *et, dans le siècle à venir, la vie éternelle.*
(SAINT LUC, ch. XVIII.)

BEAUCOUP PLUS !... EN CE TEMPS MÊME !.... Est-ce clair ? Est-ce net ? Est-ce précis ? Y-a-t-il place pour la moindre équivoque ? Cela ne veut-il pas dire que l'amour envers le prochain procure à notre âme un bonhenr beaucoup plus considérable que notre amour en vers nous-mêmes ?

Voici la version de Saint-Marc :

28. Alors Pierre se mit à lui dire: Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre.

29. Jésus, répondant, dit : En vérité, je vous le dis, nul n'aura quitté maison, ou frères, ou

sœur, ou père, ou mère, ou fils, ou terres à cause de moi et à cause de l'Evangile,

30. *Qui ne reçoive* MAINTENANT, EN CE TEMPS MÊME, CENT FOIS AUTANT *de maisons, de frères, de sœurs, de mères, de fils et de terres, avec des persécutions et dans les siècles à venir, la vie éternelle.* (SAINT MARC, ch. X).

Or, si malgré les *persécutions*, on recevait déjà le centuple de ce qu'on avait abandonné ; aujourd'hui, que les persécutions sont finies, pour l'honneur de l'humanité, on peut dire que le bonheur sera plus grand encore.

(*à suivre*). ALBIN VALABRÈGUE.

VOIX DE L'AU-DELA

Qui suis-je? D'où viens-je? Où vais-je?

— Qui suis-je ?

— Un être individuel.

— D'où viens-je ?

— De l'impersonnalité divine.

— Où vais-je ?

— Vers la manifestation intégrale du principe spirituel individualisté.

Je suis un être individuel, c'est-à-dire que le principe spirituel qui m'anime existe en lui-même et indépendamment des forces générales ou particulières qui se manifestent dans la nature.

Mon moi est une puissance définie, il représente une source d'énergie, de volonté et d'intelligence qui, tout en étant soumis dans une certaine mesure à la force universelle, jouit de son autonomie, possède une action personnelle et constitue dans la création un centre d'actions et de réactions parfaitement défini.

Je viens de l'impersonnalité divine, c'est-à-dire que mon individualité est sortie d'un germe inconscient, émanation du grand Tout, lequel germe, incorporé dans la matière, s'y est peu à peu développé et fécondé par l'évolution.

Je vais vers la manifestation intégrale du principe spirituel, c'est-à-dire qu'en vertu de l'évolution, l'accroissement du germe initial se continue à travers les temps, les espaces et les mondes par un travail constant d'extension qui rapproche peu à peu l'être humain de l'être divin ; travail qui amène l'individu à devenir partie consciente du grand Tout, et à s'unir à lui dans la plénitude de la connaissance.

Parti de Dieu, l'homme retourne à Dieu. Issu de la divinité à l'état embryonnaire, l'être humain y revient à l'état évolué et complet. Vague inconsciente, confondue dans l'immense océan de la vie universelle, l'homme, au début de sa carrière, n'est qu'une force passive, sans volonté, sans action personnelle, sans forme précise ; à la fin de son évolution, il est la parfaite image du divin dont il réalise tous les attributs et tous les pouvoirs.

Le moyen de cette longue évolution, c'est la limitation dans la substance, l'incorporation dans la matière à son point le plus inférieur de la manifestation, puis la remontée de l'élément incorporé, à travers tous les stages de la manifestation de la vie universelle pour exercer sur chacun de ces stages ces pouvoirs nouveaux de plus en plus étendus.

L'homme ne naît pas directement du germe primordial incorporé dans la cellule minérale, le plus bas échelon de l'échelle ascendante, il naît, en tant que personnalité humaine, du travail accompli par les divers éléments spirituels qui évoluent dans les règnes sous-humains.

Le germe qui m'a formé n'est pas nécessairement passé par tous les corps minéraux, puis par tous les corps organiques qui s'étendent dans l'infinie variété des créations animées, les sous-règnes humains évoluent en masse les éléments matériels de l'homme futur. Corporellement et spirituellement, l'homme naît à la vie immortelle et individuelle par le travail collectif accompli par les types qui sont au-dessous de lui. Il ne sort des forces générales et semi-individualisées de la vie que par l'agrégation d'une somme suffisante de principes psychiques et vitaux, qui permettent à l'intelligence divine de s'y réfléchir.

De même que toutes les fleurs d'un cerisier n'arrivent pas à fructifier, ni tous les fruits à maturité, dans l'immense jeu de la création tous les germes issus de la force divine ne deviennent pas des êtres humains.

L'immortalité n'est dévolue qu'à la résultante d'efforts et d'actions aboutissant à la création d'une puissance assez énergique pour se perpétuer ; c'est ce qui explique l'apparente cruauté de la nature, et le spectacle continuel de la vie s'élevant sur la mort. L'animal vit du végétal ou d'animaux plus faibles, la vie n'est qu'un massa-

cre perpétuel où les êtres sont la proie les uns des autres.

Pourquoi ? Parce que physiquement et spirituellement, ces êtres ne sont que des ébauches et des personnalités fugitives un instant fixées, des forces en voie d'individualisation, localisées temporairement et rentrant ensuite dans le grand réservoir de la nature, pour en surgir sous d'autres formes, jusqu'au moment où l'individualisation momentanée éclate tout à coup à la vie indépendante et devient une volonté. A partir de cet instant décisif, l'être naît à une existence individuelle, il porte en lui, non pas les éléments du progrès en masse, mais les éléments de son progrès personnel ; il est prêt à polariser l'élément divin et à mettre en œuvre, par les stages dans la haute animalité, puis dans la succession des conditions humaines, les pouvoirs latents qui sont en lui, et qui le poussent à accomplir son évolution vers le divin.

C'est alors que l'homme se développe peu à peu physiquement, moralement, intellectuellement, qu'il devient interprète du plan divin, qu'il émet des pensées, fait rayonner son intelligence, crée des sociétés, développe les humanités, s'élève vers des mondes de plus en plus parfaits et atteint enfin à la conscience intégrale, c'est-à-dire à la compréhension parfaite de l'univers et de ses lois, et à la participation active aux œuvres de l'intelligence suprême ?

Médium. J. D.

UN PEU DE FOI

Ainsi, lorsqu'on a dit la prière suprême
Et que six pieds d'oubli sont descendus sur nous,
C'en serait pour toujours fait des rêves si doux,
Qu'on rêve à deux, dans l'ombre, aux jours où le cœur aime,
Et rien ne répondrait aux mères à genoux !

Le tombeau resterait muet, et la même heure
Verrait mourir nos fils et s'éteindre leurs voix ;
Un rempart dresserait ses lugubres parois
Entre l'âme partie et l'âme qui demeure ;
Tout ce qu'on a chéri se tairait à la fois !

Non ! ce serait vraiment trop cruel ; non, la terre
N'enclôt que la dépouille hylique de nos morts ;
Leur divine Psyché, sans entrave et sans mors,
Flottant autour de nous, dans l'éther solitaire,
Vient bercer nos sommeils et calmer nos remords.

Lorsqu'un songe, la nuit, nous sourit, oui, c'est elle
Qui passe et dont l'essor caresse notre front ;
Si quelque amer dépit, quelque courroux trop prompt
Soudain s'apaise en nous, c'est son aile immortelle,
Qui s'est mise soudain entre nous et l'affront !

Mais nous ne voyons rien, incroyants que nous sommes !
Ah ! qui donc, à la fin, dessillera nos yeux ?
Qui donc nous fera voir le mystère joyeux
Des anges visitant la demeure des hommes,
Comme on voit le soleil se lever dans les cieux ?

Si nous voulions pourtant.... Une foi sérieuse,
Un appel, un élan... et ceux que Dieu nous prit
Visibles et vivants, — car le corps seul périt, —
Se dresseraient soudain, phalange glorieuse,
Dans l'auguste splendeur de leur saint périsprit !

T FABRE DES ESSARTS,
Patr. Gnost.

DE LA RELATIVITÉ
DES CONNAISSANCES HUMAINES

Les réflexions que je voudrais maintenant vous présenter sont adressées à ceux qui, non seulement bornent trop leur vue à la terre, mais nient la vraisemblance ou même la possibilité de l'existence d'un monde invisible. Je leur répondrai qu'il est prouvé que nous sommes en tout cas sur le bord d'un monde invisible. Je ne parle pas ici d'un monde spirituel ou immatériel. Je parle du monde de l'infiniment petit qu'il faut encore cependant appeler matériel, quoique la matière dont il est fait soit quelque chose que nos facultés limitées nous rendent incapables de concevoir (1).

C'est le monde des forces, je ne dirai pas moléculaires comme opposées à massives, mais des forces dont l'action s'exerce presque toujours en dehors de la limite de nos perceptions, à l'inverse de celles qui sont évidentes aux sens grossiers des organismes humains. Je me demande comment, à vous comme à moi-même du reste, je pourrais faire bien voir le changement d'aspect des lois de l'univers qui serait

(1) Nous devons à l'obligeance de M. le professeur Ch. Richet, l'éminent professeur de Physiologie à la Faculté de médecine de Paris, directeur de la *Revue Scientifique*, l'auteur bien connu de travaux scientifiques très estimés, l'autorisation spéciale de reproduire dans notre Revue l'article que nous donnons ci-dessus, extrait d'un discours prononcé par M. W. Crookes à la Société des Recherches psychiques de Londres.

Cet article a été publié dans la *Revue Scientifique* du 15 mai dernier et reproduit dans les Annales des Sciences psychiques, que dirige avec tant de distinction M. le docteur Dariex.

la conséquence d'un simple changement dans la taille de l'observateur. Ce nouvel observateur, il faut nécessairement que je l'imagine. Je n'essaierai pas de rivaliser avec la brillante imagination du grand satirique qui, posant comme postulat une différence de taille bien moins considérable, en a déduit dans les *Voyages de Guliver* l'absurdité, la pure relativité de tant de choses dans notre morale et notre politique. Mais je serai encouragé par l'exemple de mon prédécesseur dans cette chaire, le professeur William James, de Harvard, dont tout à l'heure je citerai une frappante parabole précisément du genre dont j'ai besoin.

Le voici donc cet homme minuscule, cet *homunculus* qui, puisque vous le voulez bien, va me servir à bâtir ma fable. Je ne puis actuellement le placer au milieu des jeux des molécules à cause de mon impuissance à imaginer ce milieu ; mais je lui donnerai une taille si microscopique que les forces moléculaires, que dans la vie ordinaire nous remarquons à peine — telles que la tension superficielle, la capillarité, les mouvements browniens — deviendront pour lui si évidentes et dominantes qu'il aura grand'peine à croire à l'universalité de la gravitation, que nous pouvons supposer lui avoir été révélée par nous, ses créateurs.

Plaçons-le sur une feuille de chou et laissons-le se débrouiller.

La surface de la feuille de chou lui apparaît comme une plaine sans limites, d'une étendue de plusieurs milles carrés. Pour cette créature minuscule, la feuille est parsemée d'énormes globes brillants et transparents (les gouttes de rosée) qui restent immobiles et chacun de ces globes dépasse — relativement à sa propre taille — bien des fois en hauteur les grandes Pyramides. D'un de leurs côtés ils paraissent émettre une lumière brillante. Poussé par la curiosité, il approche et touche un des globes. Celui-ci résiste à sa pression comme une balle de caoutchouc, jusqu'à ce que le hasard fasse que la lumière se brise : aussitôt il se sent saisi et, après avoir tourbillonné, il se trouve transporté quelque part et reste là en équilibre suspendu à la surface de la sphère complètement incapable de se dégager. Au bout d'une heure ou deux, il s'aperçoit que le globe diminue, et finit par disparaître, le laissant libre de poursuivre ses explorations. Sortant de la feuille de chou, il erre sur la surface du sol, et le trouve terriblement rocheux et montagneux, jusqu'à ce qu'il voie devant lui une large surface composée de la même matière que celle qui formait les globes sur la feuille de chou. Mais, au lieu de s'élever en l'air comme tout à l'heure, cette matière s'étale en pente et se creuse à partir de ses bords et finit par sembler prendre une surface horizontale, bien que le grand éloignement empêche notre observateur d'être absolument fixé sur ce dernier point.

Supposons qu'il tient dans sa main un vase d'un volume qui, proportionné à sa taille, serait celui d'une pinte pour nous, et que par d'adroites manipulations, il réussisse à le remplir d'eau. S'il renverse le vase, il constate que le liquide ne s'en échappe pas, et ne peut en être chassé que par de violents chocs. Fatigué par les efforts qu'il a faits pour vider ce vase il s'assoit sur le rivage et s'amuse à jeter des pierres et d'autres objets dans l'eau.

En règle générale, les pierres et les objets mouillés s'enfoncent, tandis que s'ils sont secs, ils refusent obstinément d'aller au fond et flottent à la surface. Il essaie avec d'autres substances : une tige d'acier poli, un porte-crayon en argent, un bout de fil de platine, une plume d'acier, objets deux ou trois fois plus denses que les pierres, et qui, cependant, refusent tous de s'enfoncer et flottent à la surface comme autant de morceaux de liège. Et si lui et ses amis viennent à bout de jeter dans l'eau une de ces énormes barres d'acier que nous appelons aiguilles, il se forme aussi autour d'elle une concavité de la surface et elle flotte tranquillement.

Après ces observations et quelques autres encore, il fait des théories sur les propriétés de l'eau et des liquides en général. Concluera-t-il que les liquides tendent à se niveler ? que leurs surfaces au repos sont horizontales, et que les corps solides, quand ils sont placés dans un liquide, s'enfoncent ou flottent suivant leur plus ou moins grand poids spécifique ?

Non ; il se croira autorisé à inférer que les liquides, au repos, prennent des formes sphériques ou du moins courbes, convexes ou concaves suivant des circonstances difficiles à déterminer, qu'ils ne peuvent être versés d'un vase dans un autre et qu'ils résistent à la force de gravitation qui n'est donc pas universelle ; et que les corps, tels que ceux qu'il peut manipuler, refusent généralement de s'enfoncer dans les liquides, que leurs poids spécifique soit faible ou considérable. De la façon dont se comporte un corps placé en contact avec une goutte de rosée, il tirera même des raisons plausibles de douter de l'inertie de la matière.

Déjà il a été assez incommodé par le continuel et capricieux bombardement d'objets volant dans l'air ; car les corpuscules que nous aimons à voir voler dans un rayon de soleil danseront d'une façon désagréable autour d'un homunculus microscopique qui ne peut jamais dire d'où ils viennent. Mais bientôt il verra combien il a absurdement exagéré la difficulté qu'éprouvent les créatures vivantes à s'élever de terre à moins d'avoir des ailes. Car il découvrira une créature effrayante, un Béhémot cuirassé, qui s'élance dans le ciel avec frénésie pour y chercher une proie ; et pour la première fois l'hommage qui lui est dû sera rendu à la majesté de la mouche commune.

Agité par le doute, il regardera la nuit dans quelque mare tranquille. Et tandis qu'aucun souffle ne ride la surface, qu'aucun échauffement ne vient produire de courant ou changer la tension de la surface, il aperçoit des petits objets inanimés immergés et tranquilles. Mais sont-ils tranquilles ? Non. En voilà un qui remue, puis un autre. Peu à peu il se convainc que quand un objet est assez petit, il est toujours en mouvement.

Peut-être notre homunculus sera-t-il plus capable que nous d'expliquer ces mouvements browniens. Ou bien comprendra-t-il que celui qui assiste à ces choses entrevoit obscurément la constitution de la matière, et devine que ces mouvements sont un résidu, sont le résultat de l'agitation moléculaire intérieure qui ne s'est pas annulée comme cela doit arriver nécessairement dans les agrégats de matière qui ne sont plus de dimensions microscopiques.

Notre homunculus se trouvera sans douteen face de choses qui le jetteront dans une perplexité encore plus angoissante. Et ces changements dans son interprétation des phénomènes ne viendront pas de ce qu'il découvrira des forces encore inaperçues, pas plus que de la disparition des lois reconnues, mais simplement de ce fait que la diminution de sa taille donne aux phénomènes de capillarité, de tension de surface, etc., une importance relative qu'ils n'ont pas pour nous. Pour des êtres dont la raison est pleinement développée, les effets de ces forces se rangent parmi les phénomènes qui attirent l'attention seulement quand la science a déjà fait certains progrès. Pour des homunculi comme nous les imaginons, les mêmes effets seraient d'une importance capitale, et seraient avec raison interprétés, non comme un supplément à ceux de la gravitation générale, mais comme dus à une force indépendante et peut-être antagoniste.

La physique de ces homunculi différerait très notablement de la nôtre. Dans l'étude de la chaleur, ils rencontreraient des difficultés probablement insurmontables. Dans cette partie des recherches physiques, que ferions-nous si nous avions la faculté de pouvoir élever ou abaisser à volonté les températures des corps ? Pour cela il faut pouvoir faire du feu. L'homme actuel resté dans un état rudimentaire de civilisation peut échauffer et enflammer certaines espèces de matières par friction, par percussion ou en concentrant dessus les rayons du soleil, etc. ; mais pour que ces opérations produisent du feu, il faut qu'elles aient été faites sur une masse considérable de matière, autrement la chaleur est conduite ou rayonne au loin à mesure qu'elle est produite, et rarement on arrivera au point où la combustion commence.

C'est ce qui arriverait dans la chimie de ce petit peuple en supposant que cette science soit possible pour lui.

On m'accordera facilement que les phénomènes fondamentaux d'où découlèrent nos recherches en chimie furent ceux de la combus-

tion. Mais, comme nous venons de le voir, des êtres minuscules seraient incapables de produire du feu à volonté, excepté par certaines réactions chimiques, et auraient peu d'occasions d'en examiner la nature. Ils pourraient occasionnellement assister à des incendies de forêts, à des éruptions volcaniques, etc. ; mais ce n'est pas dans de si grandes catrastrophes, ne servant qu'à révéler à nos Lilliputiens l'existence de la combustion, qu'ils trouveraient une bonne occasion de rechercher tranquillement ses conditions et ses effets.

De plus, en pensant à l'impossibilité où ils seraient de verser de l'eau d'une éprouvette dans une autre, les opérations ordinaires de l'analyse chimique et de toutes les manipulations où l'on se sert de la machine pneumatique resteraient pour eux comme un livre toujours fermé.

Voyons un peu l'extrême opposé, et cherchons comment la nature se présenterait à des êtres humains d'une taille colossale. Les difficultés qu'ils rencontreraient et les interprétations erronées qu'ils inventeraient seraient d'une nature opposée à celles des pygmées.

(*A suivre*) William Crookes.

Silhouette Médianimique

Cléonice est pour le droit, la justice, et réclame pour son sexe une foule de prérogatives, toutes plus indispensables les unes que les autres au salut de la société.

Son intelligence est vive, elle écrit bien, parle mieux encore.

Les sciences abstraites ne l'effrayent pas et elle suit avec intérêt les débats parlementaires les plus ardus. Elle tient à prouver que son cerveau féminin est aussi apte à retenir la formule des aldéydes qu'à commenter la dernière discussion sur les sucres.

Ne croyez pas Cléonice dépourvue de sens artistique ; par sa nature de femme plus raffinée et plus subtile que la nature masculine, elle est plus capable d'apprécier que ces messieurs toutes les manifestations du Beau.

Littérature, peinture, sculpture, architecture, musique tout est jugé, commenté, discuté par Cléonice.

Comment après cela lui refuser le droit de siéger dans une académie ou de se charger d'un portefeuille de ministresse ?

Attendez, Cléonice, avant de vous confier le gouvernement de l'état, regardons un peu à quel point en est le gouvernement de votre maison.

Si j'interroge votre mari, le pauvre homme avoue après maintes réticences, car il vous craint, qu'il lui manque souvent des boutons, que son linge est troué et que ses repas sont rarement cuits à point. Si je regarde vos enfants, je constate qu'ils sont mal tenus, livrés à eux-mêmes, ou ce qui est pis à vos domestiques. Si je pénètre dans votre appartement, je découvre avec chagrin que des troupeaux de moutons parquent sous les meubles, que les tentures sont tachées et qu'un certain désordre se révèle dans votre demeure.

Pendant que vous êtes enfermée dans votre laboratoire le rôti brûle, et tandis que vous étudiez le vote du dernier budget, je vois avec inquiétude la balance de vos comptes osciller vers le déficit.

Regardez moins les astres, Cléonice, et condescendez à repriser vos bas et à moucher vos enfants.

La société peut se passer de femmes savantes, mais elle ne peut se passer de femmes sensées et de vraies mères.

La plus belle œuvre dont une femme puisse se glorifier c'est de tenir son intérieur avec ordre, économie, intelligence et de bien élever ses enfants.

Que cela est prosaïque et peu intellectuel, dites-vous.

O Cléonice, sachez qu'il faut à une femme plus de savoir, plus de volonté, de patience, de bon sens et de vertu pour mener à bien, cette simple chose, qu'il n'en faut à la plupart des notoriétés masculines, dont vous enviez la gloire, pour se mêler du bonheur des peuples.

Fougère.

Bibliographie

Les Renaissances de l'âme, par d'Ervieux, 1 vol. in-18, 412 p. prix 3 fr. 50.

Avec cette belle pensée de Gœthe pour exergue : « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on en dit ne vaut pas la peine d'être rapporté », M. L. d'Ervieux nous présente sur l'évolution de l'être, une série de belles études pleines d'amour pour la créature, et d'admiration pour le Créateur. L'auteur des « *Renaissances de l'Ame* » analyse les principales manifestations de la vie, l'individu dans sa constitution et dans ses fonctions, depuis le minéral jusqu'à l'homme, et conclut en l'existence d'un lien continu entre tous les êtres, du plus infirme au plus développé, lien qui leur permet à tous de progresser vers l'infinie perfection.

Fermement persuadé que l'âme survit à toute destruction apparente et se réincarne indéfi-

niment, M. L. d'Ervieux s'efforce de communiquer à ses lecteurs une conviction qu'elle estime capable, par ses conséquences, d'alléger le poids de bien des épreuves, de relever bien des courages abattus. Il n'y a pas d'injustice dans la nature, les hommes en commettent, et cela est conforme à leur dégré d'avancement, mais ils les répareront ; l'Univers, œuvre de l'amour divin, n'est qu'Harmonie, et la justice est une forme de l'harmonie.

C'est à la propagation de ces nobles idées que l'auteur des « *Renaissances de l'Ame* » s'est consacré ; son livre est le résumé des études auxquelles il s'est livré pour asseoir sa foi sur une base solide ; livre excellent semé de très belles pages et de pensées profondes, dont la valeur est encore rehaussée par une grande originalité due au point de vue bien personnel d'où l'auteur contemple la création.

Nous estimons beaucoup trop réelle la valeur de cet ouvrage pour craindre de la diminuer, si peu que ce soit, en nous montrant, sur un seul point, d'une opinion différente de celle de M. L. d'Ervieux. L'auteur, nous paraît accorder une part trop large à la force psychique des vivants dans la production des phénomènes médianimiques. Ainsi, selon son opinion la lévitation d'objets sans contact apparent, le mouvement des tables tournantes, etc., seraient produits par les vivants et non par les morts. — C'est là une grave erreur que l'observation rend manifeste.

Il faut considérer deux choses dans le phénomène de lévitation et de mouvement de table ; le mouvement en lui-même, puis l'intelligence qui est inhérente au phénomène.

Le mouvement ne pourrait se produire sans l'action de la puissance d'un être invisible qui manipule les fluides des assistants et les utilise pour nous donner la preuve matérielle, tangible de son existence réelle. Ce qui contribue encore à rendre plus manifeste l'intervention d'un être intelligent, c'est l'effet intelligent du phénomène lui-même et sa complète indépendance. L'expérience prouve en effet l'absolue indépendance de cette intelligence, car on constate qu'elle agite le plus souvent sans se préoccuper du désir des assistants et leur révèle des choses qu'ils ignorent, mais dont ils peuvent contrôler l'exactitude.

L'auteur relate un fait que, contrairement à son opinion, nous estimons plus concluant encore que les tables tournantes en faveur des communications entre les morts et les vivants : une personne qui couchait dans une chambre d'hôtel, est réveillée au milieu de la nuit, à trois reprises différentes, par ce cri : « *Oh! save me mother, save me* ! (Oh ! sauve-moi, ma mère, sauve moi !) Le lendemain elle apprend qu'un homme atteint de délirium tremens était mort la veille dans cette même chambre et que pendant toute la durée de son horrible maladie, il avait répété ce déchirant appel « : *Oh* ! *save me mother save me* !

Selon l'opinion de M. L. d'Ervieux, ce phénomène serait dû à la propriété que possèdent certaines matières (qui ne sont pas décrites) d'enregistrer le son et de le reproduire à la manière du phonographe. Qu'il existe des corps de cette nature, nous ne le nions pas, parce que nous n'en savons rien, et que tout est possible ; mais n'est-il pas plus plausible de comprendre ainsi ce phénomène d'audition : ou l'esprit de la personne endormie a eu conscience de ce qui s'était passé quelques heures auparavant, ou l'esprit de cette même personne s'est trouvé en relation avec celui de l'homme mort et a eu conscience de l'appel de cette âme troublée. Cette seconde explication est aussi rationnelle que la première, vu que l'état de trouble violent où se trouvent certains mourants, surtout lorsqu'ils succombent d'une mort violente, et le *delirium tremens* peut être considéré comme tel, se dissipe rarement au moment précis de la mort ; le calme ne survient qu'après un temps plus ou moins long, suivant le degré d'avancement de l'esprit. Dans tous les cas, ce n'est pas le nerf auditif qui a perçu le cri, mais l'esprit de la personne endormie et la sensation éprouvée a été transmise au cerveau par son corps astral, lequel se dégage très souvent pendant le sommeil et même pendant le demi-sommeil.

Jean Laroche.

TRIBUNE DES FEMMES

Conférence

Madame O. de Bezobrazow fera une conférence sur le *Congrès de l'Humanité et le Féminisme au point de vue de l'Harmonie*, le Vendredi, 1er Avril, à *8 heures 1/2 très précises du soir*, dans la Salle des Conférences de la Franc-Maçonnerie (mixte), 51, rue du Cardinal-Lemoine.

8 heures 1/2 très précises.

L'Administrateur-Gérant : A.-M. Beaudelot.

Le Mans — Typ. Ed. Monnoyer.